

# COMMENT DEVENIR UN DIEU VIVANT

JULIEN  
BLANC-GRAS



Julien Blanc-Gras

# Comment devenir un dieu vivant



## Du même auteur

GRINGOLAND, roman, *Éditions Au diable vauvert*

ISBN: 978-2-84626-153-1

© Éditions Au diable vauvert, 2008

Au diable vauvert  
[www.audiable.com](http://www.audiable.com)  
La Laune BP 72 30600 Vauvert

Catalogue sur demande  
[contact@audiable.com](mailto:contact@audiable.com)

*Nous entrons aujourd'hui dans une période  
apocalyptique d'un type nouveau fondée non pas  
sur une vision et une prédiction, mais sur une  
constatation que l'on peut faire chaque jour: nous,  
notre planète, allons vers de probables catastrophes,  
et ces catastrophes diverses semblent devoir s'unir  
en une grande catastrophe.*

Edgar Morin, 2006

*Don't worry about a thing,  
cause every little thing is gonna be alright.*

Bob Marley

*À nous*

**Le premier jour, l'éternel chaos suivait son cours, tout était normal.**

J'étais posté là, à l'entrée de la ville et à la sortie du métro. Une zone frontière où une foule de ce qu'on appelait des gens se faufilait sur les trottoirs, moitié pauvres, moitié moyens. Ils allaient au travail, se glissaient dans les transports, rentraient du travail. Se croisaient rapidement. Évitaient de croiser les regards. La terre grondait sous leurs pieds et le ciel menaçait leur tête. Alors ils la rentraient, leur tête, entre les épaules; et ils paraissaient plus petits. Comme toutes les zones frontières, ça avait des allures de centre du monde, ici, un florilège d'humanité. Un peu de résignation et beaucoup de quotidien.

Je faisais partie des gens, aucun doute là-dessus. J'avais pas trop envie de faire la révolution alors j'ai commencé le boulot, comme tous les matins. Je vendais mes journaux au milieu du bordel urbain. C'était ça mon job, annoncer les titres un peu fort,

interpeller le chaland, vendre les mauvaises nouvelles. L'endroit était stratégique, j'avais de la concurrence. Parce qu'on trouvait d'autres business à la sortie de ma station. On y vendait de la drogue de mauvaise qualité, du maïs transgénique grillé, des gadgets made in China et des provisions de spiritualité. Pas simple de se faire entendre, l'humanité est bruyante.

— Arrêtez de tuer les juifs. La paix pour les juifs!

Lui, il venait tous les jours (sauf le samedi) psalmodier pendant une heure, les mains vers le ciel, le regard pénétré, façon Mur des lamentations. Son texte tournait en boucle, c'était sa méthode pour sauver son peuple. D'après les titres de mes journaux, ça marchait pas vraiment. J'ai vu des gens lui laisser des pièces, je ne sais pas si c'était par antisémitisme mesquin ou parce que le spectacle leur plaisait.

Puis on avait les autres là, les born again, toujours par deux avec leur chemise blanche bien repassée et leur petit badge, qui demandaient aux putes si elles avaient déjà entendu parler de Jésus-Christ. Eux, parfois, ils se faisaient casser la gueule.

Puis on avait des musulmans qui venaient faire leur prière dans le parc à côté, avec leur djellaba et leurs Nike. Le principal défaut des musulmans, c'est le sens de l'orientation. Ça faisait des mois qu'ils s'inclinaient en direction de Reykjavík en pensant se tourner vers La Mecque. Personne ne les prévenait. Je ne sais pas si c'était par islamophobie latente ou pour ménager leur susceptibilité.

Bref, Dieu était mort, puis ressuscité. J'avais déjà entendu cette histoire quelque part.

Ça brassait tellement par ici que personne les calculait vraiment tous ces mecs, ils faisaient partie du paysage.

Comme le vieux à lunettes avec son gong et sa tenue en peau de zébu, qui hurlait à la fin du monde.

Comme les Krishna machin avec leur crâne rasé et leur toge grenat et or, qui venaient d'ouvrir le Cyber peace café à l'angle de la rue, pour libérer le Tibet en méditant.

Comme le marabout avec ses prospectus gavés de fautes d'orthographe qui te promettaient le retour de l'être aimé, la réussite aux examens et une bonne grosse trique.

Ne pas oublier Charlie, le SDF du coin avec sa pancarte « J'ai faim », qui passait son temps à bouffer du CO<sub>2</sub> assis sur l'asphalte. Douze années de rue, une carrière qu'il portait sur la tronche. Il arrivait à peine à tenir son litre de rouge avec ses mains rongées par la misère. Le plus souvent, il se contentait de se glaiser dessus en comatant. Mais il lui arrivait aussi d'insulter les passants. Son leitmotiv : « Faites gaffe bande d'enculés. Hitler, il a commencé clochard. » Une formule efficace, qui donnait un petit coup de poignard dans le ventre de ceux qui relâchaient leur blindage parce que les journées sont épuisantes.

Malgré tout, les gens passaient, entendaient sans écouter. Ils avaient autre chose à faire, des enfants à nourrir, un cynisme à cultiver, une vie à rater.

Tous ces types, les journaux en parlaient peu. Pourtant ils étaient là, au centre du monde, à essayer de sauver des âmes, celles qui prennent le métro.

Ma vie, c'était huit heures par jour à supporter le boucan de l'époque dans un non-lieu comme on en trouve partout sur ce vieux continent. Un endroit où les grues zèbrent le ciel pour lui dire que la ville ne peut respirer qu'en grandissant. Mon quotidien, un chantier. Sous la pluie, le vent et parfois le soleil. Pour un salaire de crevard, j'étais payé à la commission.

Vous voyez, j'ai commencé comme tout le monde, au bas de l'échelle. Je raconte tout ça parce que c'est important pour la suite. Si j'avais pas distribué ces journaux ici, si j'avais pas connu tous ces agités, j'aurais jamais imaginé tous ces trucs improbables et je serais resté quelqu'un de normal jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Or, moi, je voulais être différent. Comme tout le monde.

Au départ, je voulais faire une blague, juste une blague. On était le deuxième jour et j'avais pas vendu un journal depuis deux heures. Je m'ennuyais. J'avais terminé deux grilles de sudoku et un article sur la déforestation amazonienne. J'étais soucieux. C'était pas encore l'heure du juif, ni des musulmans, le marabout devait être en consultation et les Krishna en lévitation. Je ne voyais pas non plus le crieur de la fin du monde. Ça devenait inquiétant, il était régulier d'habitude. Il me manquait presque. C'était lui le plus drôle, et de loin. Puis il avait un côté attendrissant. Une compassion dans le regard, que les gens lui rendaient bien. Il montait sur sa petite estrade, brandissait sa pancarte, frappait son gong

périodiquement en clamant que le grand incendie était à nos portes. Pas agressif, juste vrillé. J'avais déjà essayé de discuter avec lui pendant ma pause sandwich. Il faut parler avec les fous. Bon moyen de repérer les chemins à éviter. Mais il était pas bavard en one to one. Enfermé dans son apocalypse.

Donc, c'est parti d'une imitation, parce que j'avais rien de mieux à foutre. Et c'est vrai aussi que j'aime bien faire mon intéressant. J'ai commencé mon petit numéro en annonçant les titres et en faisant semblant de taper sur un gong. Je prenais un air grandiloquent pour ponctuer les nouvelles de tirades définitives sur la fin du monde, comme l'autre.

— Nouvelle hausse du chômage. Tous aux abris antiatomiques.

Je déclamais avec le sourire, et les passants ont commencé à s'arrêter pour me regarder faire le pitre.

— Britney Spears a fait une fausse couche. La civilisation occidentale périlclite.

Moi, je prenais ça comme un show, j'aurais pu jongler. Je me voyais en artiste de rue, en quelque sorte.

— Trois cents morts dans une catastrophe ferroviaire en Inde. Repentez-vous.

Miracle, ça a pris. Il se trouve que ça fonctionnait très bien, la répétition des mantras catastrophistes et les nouvelles du jour. C'était raccord. Douze personnes me regardaient. Je me suis dit que j'allais vendre des journaux. Même pas. Quand j'ai eu fini, ils sont tous partis précipitamment. Sauf un. Au premier regard, on sentait que sa vie pesait cent tonnes. Cheveux bruns, yeux noisette, nez aquilin, pommettes saillantes. Pâle, limite maladif, étriqué. Il

portait un T-shirt «Tim», sûrement pour éviter d'avoir à se présenter. Il m'a serré la main, m'a dit «bravo» en détournant le regard et s'est enfui en donnant l'impression de marcher à reculons.

Le troisième jour, monsieur gong est revenu, mais j'ai recommencé mon show (la grippe ougandaise menace, aux armes; etc.). Je lui ai clairement volé la vedette. J'avais bricolé une pancarte: «La fin du monde gratuite pour l'achat d'un journal.» Je suscitais des rires et des hochements de tête. À la fin de ma représentation, un autre mec est venu me voir. Un genre de colosse, avec un bonnet péruvien orange sur la tête. Je l'avais remarqué pendant le spectacle, il prenait de la place pour trois et ponctuait mes tirades de tyroliennes de satisfaction. Enthousiaste, le garçon. Excité même. Il parlait si fort que j'ai eu un peu peur. J'ai appris plus tard que sa mère avait perdu un tympan en le mettant au monde. Finalement, il m'a invité à boire une bière tiède. Tim nous a rejoints et on a sympathisé. Max Hoyer dégageait un mélange de force brute et de fragilité nerveuse dans une enveloppe de jovialité. Il m'a dit que «mettre l'absurde en scène lui donnait du sens», Tim a hoché la tête. Max m'a expliqué qu'il avait tout lâché, c'est-à-dire rien, pour se lancer dans le spectacle. Alors j'ai décidé de l'intégrer à mon numéro.

Le quatrième jour, Max se tenait à côté de moi et rythmait mon discours par une impressionnante série d'onomatopées. Son potentiel de human beat

box allié à la portée de sa voix de stentor donnait à mes galipettes une puissance nouvelle. Quand il descendait vraiment dans les graves pour éructer les « bang » qui ponctuaient mon annonce de diverses explosions, le son produit vibrait dans la poitrine des premiers rangs. Il tenait des notes suraiguës qui remplissaient l'espace comme une sirène furieuse. Tim Solis jouait des maracas en tournant le dos au public. Max prétendait qu'on était en train d'inventer une forme artistique, mais c'était juste du hip-hop apocalyptique. Le vendeur de maïs grillé était pété de rire. Charlie essayait d'applaudir avec ses moignons. Le psalmodeur feuj a chaleureusement approuvé au moment où j'ai annoncé un attentat suicide à Tel-Aviv d'un air contrit. Les gamins qui tiennent le trottoir, d'ordinaire plutôt ombrageux, étaient bien dans le groove. Soit la cargaison de shit de la semaine était coupée à la MDMA, soit notre spectacle devenait vraiment fédérateur.

Le cinquième jour, on a eu de la chance, il y a eu un ouragan force 1500 morts au Costa Rica. Max a encore apporté en termes de mise en scène. Il incitait le public à souffler pour faire le bruit du vent, puis il hurlait un vieux tube de hard rock teuton « here i am, rock you like a hurricane ». Le vendeur de maïs nous a offert un épi à chacun. Dans l'assistance, j'ai repéré une nana avec un cul classé au patrimoine mondial de l'humanité. Elle me trouvait « rigolo » alors je l'ai ramenée dans mon studio précaire. Chez moi, ça ressemblait à rien. On aurait pu être chez tout le monde : un clic-clac, une cuisine

intégrée de 50 cm<sup>2</sup>, une télé minuscule et un ordinateur bruyant qui plantait dès que je m'en approchais parce que j'ai un sale fluide avec les machines en particulier et les objets en général. Moquette pourrie, peinture méritant à peine son nom. Sur les murs, au nombre de quatre, j'avais pas mis grand-chose, par coquetterie. Un lieu trop bien décoré est suspect. Plus un appartement est soigné, plus l'intérieur de son propriétaire est dévasté, c'est ma théorie. On enjolie autour pour oublier dedans.

J'avais simplement planté une fourchette dans le mur. Quand je rentrais avec une fille, je lui expliquais que c'était ma manière de protester contre la faim dans le monde. Elle pouvait alors me sucer en toute sérénité, avec l'enthousiasme de celle qui veut faire du bien à quelqu'un qui le mérite. Un être doué de compassion doublé d'un cadavre du concept.

Postcoïtum, on a mangé du Nutella avec le patrimoine mondial en regardant la télé.

Des enfants brûlent des voitures sans trop savoir pourquoi, à quelques kilomètres d'ici.

Des super-héros névrosés doutent de leurs pouvoirs dans une série américaine.

Des vœux applaudissent parce qu'on le leur a demandé.

Rapidement, j'ai préféré regarder par la fenêtre. La nuit était rouge pollution ; les étoiles avaient disparu du champ de vision urbain. On s'est serrés l'un dans l'autre pour les faire réapparaître et la vie était belle, pendant quelques heures.

Le lendemain, elle s'appelait Lucy, Lucy Xi.

Le sixième jour, elle est venue faire les chœurs en dansant comme si elle voulait piquer le job de Beyoncé. Lucy respirait le soleil et elle avait pas froid aux yeux. Elle avait de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe dans les traits, autant dire qu'elle était belle comme trois continents.

Notre équipe était constituée, quatre jeunes gens dans le vent, celui qui souffle dans les bouches de métro. Un tremblement de terre dont l'épicentre se situait vers la faille de San Andreas a rayé de la carte quelques quartiers de la baie de San Francisco. Ça nous a donné des ailes. C'était officiel, Superman n'existait pas et la foule grossissait. Les enfants insistaient auprès de leurs parents pour rester encore cinq minutes. Des conducteurs se garaient en double file pour voir ce qui se passait. L'attroupement devenait considérable. Même mes Krishna, qui sont des gens sérieux, m'offraient des regards malicieux et complices. Lucy m'a expliqué qu'ils étaient bouddhistes et que ça n'avait rien à voir avec les Krishna. Pour vous dire à quel point j'étais concerné par la religion, à l'époque.

Le matin du septième jour, je contemplai ma semaine et je vis que tout cela était bon. Ou pas si mal. On était dimanche, ça aurait dû être calme. Moins de métros, moins de gens. Pourtant ils n'étaient pas tous restés chez eux. Et ils ne faisaient pas que passer. On venait spécialement pour nous voir.

Le vieux de la fin du monde m'a offert son gong et il est parti sans un mot, l'air soulagé. J'ai pris ça comme une transmission de flambeau.

Avec Tim, Max et Lucy, on s'est surpassés. Max s'était fabriqué un T-shirt « Superman est un tocard, votez pour moi » et on a tenu une bonne heure. Un spectacle en sept parties, une compilation thématifiée en fonction des cataclysmes de la semaine. À la fin, j'étais en sueur, épuisé mais ravi sous les applaudissements. Le silence s'est fait. J'ai essuyé le voile devant mes yeux et j'ai constaté que des centaines de personnes, que je pouvais désormais appeler mon public, concentraient leur attention sur moi.

Il y avait même des caméras de télévision.

**La fin du monde, je ne suis ni pour ni contre. Je ne m'en réjouis pas, bien sûr. Je ne la déplore pas non plus ; ça ne sert à rien. Je me borne à la constater.**

Le monde a toujours été en petite forme, certes. Mais là, on le voit être malade. La moindre parcelle de désastre est subie en direct live. Nous sommes à son chevet, les bras ballants et l'ironie aux lèvres, comme des cons. Spectateurs.

L'époque est vécue comme apocalyptique, donc elle l'est.

Je dis pas que c'était mieux avant. C'était pas mieux avant. Avant, c'était moisi. Mais là, ça sent le cramé. Même les gamins n'y croient plus. Sournoisement tapie dans les replis de nos consciences sourd la lancinante intuition d'aller vers le pire.

Le plus souvent, on évite d'en parler, pour ne pas bousculer le présent. Pour préserver ce qui peut l'être et sauver quelques meubles.

L'apocalypse est en cours et ce n'est même pas un évènement. C'est un état.

Voilà comment je voyais les choses à ce moment-là. En tout cas, il ne me venait pas à l'idée de pouvoir sauver l'humanité, ou alors seulement quand j'étais vraiment ivre.

— C'est la fin du monde. Et alors?

J'avais simplement dit ce qui me passait par la tête. Ils attendaient quelque chose, avec leurs objectifs et leurs micros. Je ne pouvais pas les décevoir, ils étaient des centaines. Alors j'avais envoyé ça, comme une évidence.

Ça rendait bien à l'image. Le reportage se terminait là-dessus, cette phrase prononcée par ma pomme, avec la foule autour de moi.

C'était une chaîne pour les jeunes et elle parlait de nous entre deux cascades de skateurs. J'ai éteint la télé. Vautré dans le canapé de mon studio, Max mangeait un sandwich au poney. Lucy regardait ses ongles, impeccables. Tim, consciencieusement, ne faisait rien.

— Tu viens d'avoir ton quart d'heure de célébrité, Will. C'est la classe, s'enthousiasma Lucy.

Will, c'est moi.

— Vous pourriez en faire quelque chose de votre truc, grommela Tim.

— Oh yeah, gronda Max. Y a un business, là. Certain.

— On va pas vendre la fin du monde. C'est pas copyrightable, tempérai-je les ardeurs de mes camarades.

— T'as un potentiel, me flatta Max. Tu comprends le cœur du poulet.

- Ça veut à peu près rien dire cette phrase.  
— Peut-être, mais tu as compris. Les gens aiment qu'on formule ce qu'ils pensent sans le savoir. Apparemment, tu sais faire ça.

J'étais dubitatif mais on faisait bien d'envisager ma reconversion. Le lendemain, dans ma boîte aux lettres, j'ai trouvé un joli courrier de mon employeur m'expliquant en substance que j'étais viré, parce que mon job c'était de vendre des journaux aux âmes qui prennent le métro et pas de faire le clown, ce qui nuisait à l'image du titre, qui se réservait le droit de me poursuivre en justice, en conséquence de quoi je ferais mieux de pas faire le malin à aller aux prud'hommes. Bon. Comment Lao-tseu aurait-il réagi dans ces circonstances? Il aurait sûrement pondu une maxime. J'ai préféré descendre au café en bas de chez moi. Un rade où un serveur à peine pubère maltraitait un public de vieux sans-papiers édentés et de veuves de syndicalistes. J'ai acheté le journal que je ne vendais plus et j'ai regardé mon horoscope. Ça disait : ne vous laissez pas abattre dans l'adversité. Et surveillez votre foie. J'ai donc pris un demi en me demandant si j'avais un but dans la vie. Survivre dans des conditions pas trop douloureuses, peut-être. Dans l'immédiat, j'avais besoin de cash.

J'ai découpé l'annonce dans le journal.